

ENQUETE AU PARADIS

Un film de Merzak Allouache

SORTIE LE 17 JANVIER 2018

France / Algérie - 2016 - Documentaire - 2h15 – Noir et blanc - Visa en cours



FESTIVALS ET RECOMPENSES

Festival d'Oran : Sélection officielle hors compétition

FIPA Biarritz : FIPA d'Or et Prix Télérama du Meilleur documentaire

Festival Résistances Foix

Nuremberg International Human Rights Film Festival

Festival de Berlin : Prix du Jury Œcuménique

DISTRIBUTION ZOOTROPE FILMS

brice.perisson@zootropefilms.fr

PRESSE

Stanislas Baudry

sbaudry@madefor.fr

SYNOPSIS

Nedjma, jeune journaliste dans un quotidien, mène une enquête sur les représentations du Paradis véhiculées par la propagande islamiste et les prédicateurs salafistes du Maghreb et du Moyen-Orient à travers des vidéos circulant sur Internet. Mustapha, son collègue, l'assiste et l'accompagne dans cette enquête qui la conduira à sillonner l'Algérie...

LISTE ARTISTIQUE

Salima Abada : Nedlma
Younès Sabeur Chérif : Mustapha, le collègue
Aïda Kechoud : La mère

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur : Merzak Allouache
Producteurs délégués : Bahia Allouache, Merzak Allouache
Scénaristes : Bahia Allouache, Merzak Allouache
Ingénieur du son : Amine Teggat
Auteur de la musique : Yahia Bouchaala
Assistant à la réalisation : Amine Kabbes
Directeur de la photo : Hocine Hadjali
Monteuse : Bahia Allouache
Maquillage : Mahmoud Dehghani
Société de Production : Les Asphofilms

"Extrémistes : ces fous qui éteignent les étoiles."

Matoub Lounès dit "le rebelle"

Chanteur poète algérien d'expression kabyle, assassiné en 1998

ENTRETIEN AVEC MERZAK ALLOUACHE

***Enquête au paradis* est un documentaire de création. Pourquoi avez-vous pris le parti de fictionnaliser ce qui semble être au départ une enquête de terrain ?**

Même si je m'inspire de la réalité, mes films sont, pour la majorité, le fruit de mon imagination. *Enquête au paradis* ne pouvait pas, par conséquent, être un pur documentaire car je suis attaché à la fiction. Je voulais que Nedjma – la journaliste interprétée par Salima Abada – notre guide dans ce film, ait toute sa place. Qu'elle soit beaucoup plus qu'une "machine à poser des questions". Je voulais qu'elle partage ses émotions, ses doutes et ses réflexions avec le spectateur. Mais le film ne pouvait pas non plus être une pure fiction, car je tenais à ce que les Algériens, anonymes et personnalités intellectuelles, s'expriment sur ce sujet avec leur mots, leurs références, leur sensibilité. Et il me semble que je suis parvenu ainsi à recueillir une voix multiple, réelle et vraie.

Comment avez-vous mis en place ce dispositif ?

A partir d'un canevas écrit, Nedjma/Salima a mené les entretiens en toute liberté. Pendant ces moments d'échange, je me tenais à l'écart et me préoccupais du travail logistique avec les deux caméras. J'ai tout fait pour que rien ne perturbe la relation que Nedjma/Salima était en train de créer avec ses interlocuteurs. Et il me semble effectivement que sa liberté et sa spontanéité les a mis en confiance pour développer leur pensée sans se soucier des caméras. Cette spontanéité est également présente dans les séquences de fiction, par exemple lorsque Nedjma/Salima est émue face aux vidéos dont elle découvre le contenu en temps réel.

Dans l'esprit et l'inconscient du spectateur le personnage fictif de la journaliste s'efface peu à peu pour devenir réel. Était-ce une manière de mettre le spectateur en abyme ?

Oui, c'était l'effet recherché. C'est tout le mystère et toute la magie du cinéma !

Depuis quand aviez-vous en tête ce film ?

Depuis le tournage de *Bab el Oued city* en 1993 jusqu'aux *Terrasses* vingt ans plus tard, en passant par *Harragas* en 2009 et *Le Repenti* en 2012, j'ai pu observer, dans les mutations de la société algérienne, la prégnance grandissante de la religion. Si l'on porte son regard au-delà des milieux très aisés de la nouvelle bourgeoisie ou de la classe moyenne, il existe une Algérie profonde où, malgré la manne pétrolière, la vie est très dure. Les gens n'ont rien, en particulier les jeunes qui constituent la majorité de la population. J'ai vu leur « mal être ». Ils n'ont rien à quoi se raccrocher, sinon internet et les chaînes de télévision satellitaires qui ont façonné une jeunesse nouvelle, parlant très peu français et tournée vers le Moyen-Orient.

Pour quelle raison le film est-il en noir et blanc ?

Comme le dit le titre : il ne s'agit pas d'une enquête sur le paradis, mais au paradis, l'Algérie où je tourne ce documentaire. C'est évidemment ironique. Je ne voulais pas donner le sentiment d'un paradis coloré. J'ai donc choisi le noir et blanc, d'autant plus qu'une large partie du film a été tournée au Sahara — un espace très photogénique. Je redoutais qu'une image trop folklorisée prenne, aux yeux du spectateur, le dessus sur les propos des intervenants. C'est étonnant de la part d'un cinéaste mais, dans ce cas précis, je voulais que le verbe prime sur l'image. Et puis qui sait si le paradis est en couleurs ou en noir et blanc ?

Choisir une femme, dans un rôle de médiatrice, mais aussi comme personnage principal, était-ce aussi une manière pour vous de vous battre pour leur droit à l'égalité ?

Un des intervenants dit en substance : « *Ma liberté passe par la liberté de la femme* ». Je suis tout à fait d'accord. Et effectivement, défendre l'égalité est nécessaire dans la société algérienne. La présence des femmes dans toutes les sphères sociales n'empêche pas qu'elles restent largement soumises au patriarcat le plus rétrograde.

Comment avez-vous choisi votre comédienne principale, Salima Abada (Nedjma) ? Quelles qualités attendiez-vous d'elle ?

J'avais déjà fait jouer Salima dans mon film *Les Terrasses*. J'ai pu constater son intelligence de jeu, son esprit vif, son sens de la répartie, ses facilités d'improvisation.

C'est une actrice accomplie qui n'est pas timorée face à la caméra. Et surtout, c'est une fonceuse dans la vie. Une jeune femme moderne, qui sait parfaitement comment évoluer dans une société algérienne très compliquée.

Le film souligne avec courage et simplicité que la foi — cheminement personnel — ne devrait rien à voir avec la religion — idéologie collective. Pourquoi, selon vous, le besoin de spiritualité chez certains ne semble jamais pouvoir se séparer de son encadrement par un dogme ?

Des interlocuteurs dans le film évoquent la nécessité d'une réforme de la religion musulmane. Avec la vidéo du prédicateur salafiste, qui est le vecteur de l'enquête, nous nous apercevons qu'aujourd'hui plus que jamais, toutes les dérives sont permises, et surtout acceptées et justifiées. Comme il est dit dans le film, les hommes de bonne volonté se sont tus – par peur ou par soumission – et seuls les extrémistes se sont emparés du discours religieux. La foi et la spiritualité ne sont plus ce qu'elles étaient. Certains intervenants l'expliquent très clairement.

Pour George Orwell : « L'attitude du croyant qui considère cette existence comme une simple préparation à la vie éternelle, est une solution de facilité. » Enquête au paradis est-il votre réponse à cette réflexion ?

Pour certains intervenants du film, il est clair que le paradis est un concept rassurant. Cette éternité de bonheur est une perspective qui leur permet d'endurer une vie quotidienne difficile, faite de frustrations et d'échecs. Parce que le paradis les attend, beaucoup de croyants acceptent de subir les injustices en silence plutôt que de se révolter pour une vie meilleure. La soumission, c'est ce qu'ont toujours prôné les religions et les pouvoirs religieux. Un intervenant illustre bien ce discours : « *Patiencez, acceptez et courbez l'échine et votre gratification future n'en sera que plus grande.* »

Enquête au paradis, comme tous vos derniers films, retrace l'histoire douloureuse de l'Algérie de ces trente dernières années. Comme s'ils devaient servir de passage de témoin... Ou de remèdes à une Algérie frappée d'amnésie.

C'est principalement à travers les séquences interprétées par les personnages de Nedjma et de sa mère que nous abordons l'amnésie, un thème qui me tient particulièrement à cœur. Je pense, par exemple, au moment du film où Nedjma et sa mère se rendent sur les lieux où l'écrivain Tahar Djaout a été assassiné par les islamistes en mai 1993. Cette séquence résonne comme un appel à ne pas oublier la période sombre du terrorisme. Ce qui fait mal au cœur, c'est de constater que la stèle, qui se trouve sur un parking, au milieu des voitures, n'a pas été mise en valeur. La tragédie de la Décennie Noire vécue par les Algériens est aussi mentionnée par certains des intervenants du film qui relient l'incroyable violence qui a frappé ce pays aux dérives de l'islamisme politique. Ces derniers temps, il y a eu des tentatives de sortir de cette amnésie qui empoisonne la vie des Algériens. Mais la société algérienne est loin d'être apaisée... Dans les milieux populaires, on a tendance à considérer que désormais les islamistes sont tranquilles, qu'ils ont des commerces. On n'a pas envie de revenir aux heures funestes, au chaos. On fait comme si notre pays était à part de ce qui se joue partout au Moyen-Orient et dans le monde. Sauf que cette menace, toujours prête à sourdre, existe. Et qu'en face, il n'y a pas de projet pour transformer et moderniser la société. La bigoterie est aujourd'hui omniprésente. Le discours des jeunes est en permanence teinté d'islam, de religiosité. Pas une de leurs phrases qui n'emprunte aux incantations.

Cette emprise du religieux dans les discours fait aussi des émules en France où les parents d'origine immigrée, et leurs enfants et petits-enfants nés Français, semblent, pour un certain nombre d'entre eux, frappés désormais par une profonde fracture identitaire.

Je crois qu'il y a une relation directe entre ce qui se passe en Algérie et les immigrés qui se trouvent en France. Il y a un va-et-vient continu entre les deux rives de la Méditerranée. Je suis étonné de voir qu'entre Alger et Paris, quelle que soit la période de l'année, les avions sont toujours pleins. Et il faut bien l'admettre, entre les Algériens vivant en Algérie et ceux vivant, voire

nés en France, il y a comme une tension qui s'est installée et aujourd'hui, je pense que c'est la mentalité du « pays d'origine » qui s'est imposée. Les jeunes Français d'origine algérienne idéalisent et subliment le pays de leurs ancêtres sans jamais y avoir vraiment vécu ou décidé d'aller y vivre. Ce qui se passe dans les quartiers populaires est le fruit du lien fort que leurs habitants entretiennent avec le « bled » par Internet, par les allers-retours incessants.

Kamel Daoud, qui fait partie des personnalités interviewées dans le film, nous appelle à regarder ce qui se passe et s'est passé en Algérie pour comprendre ce qui se passe en France. Quel est votre point de vue sur cette question ?

Je suis tout à fait d'accord avec Kamel Daoud, en particulier sur ce sujet. Alors que, dans les années 90, la violence intégriste frappait l'Algérie de plein fouet, la condamnation internationale du terrorisme se faisait du bout des lèvres. Je me souviens même que mes collègues arabes et africains semblaient penser que ce terrorisme islamiste était une spécificité algérienne. Aujourd'hui, nous voyons qu'il s'agit d'une internationale du jihadisme qui n'épargne aucun pays.

Vous soulignez que la jeunesse n'a plus comme référent qu'internet, qui est un espace où la méditation a peu sa place, le temps court prédomine et la propagande est facile et efficace. Que peut-on faire selon vous ?

En Algérie, faute d'une véritable politique culturelle — absence notable de salles de cinéma, de théâtres, de scènes musicales médiatisées, les jeunes ne disposent que de trois moyens de se divertir : le football, la télévision et internet. Et il me semble qu'internet, plus qu'un divertissement, est un puissant moyen d'évasion. Comme partout dans le monde — peut-être un peu plus en Algérie, les jeunes y recherchent les informations et les vidéos les plus variées. Cela peut être de la musique, des vidéos humoristiques, du chatting et de la drague sur les réseaux sociaux, mais aussi du porno et de l'islamisme radical. D'où le succès de ces "prédicateurs 2.0" du Moyen-Orient qui ont fait du web une tribune sans frontières puisque leur vidéos sont souvent sous-titrées en français ou en anglais ! De manière transversale, mon film souligne les dangers d'abêtissement et d'embrigadement religieux omniprésents sur la toile. Comme le dit Boualem Sansal dans le film, une simple petite vidéo salafiste peut faire des ravages sur le mental de millions de jeunes. Et cela en quelques clics.

Quid du rôle de l'école républicaine ?

C'est une vaste question, mais il est vrai qu'elle semble être le seul rempart face au déferlement d'informations et de désinformation du web. Qu'elle seule peut former des esprits cultivés pourvus d'un sens critique... Mais l'école algérienne en est-elle capable ? Quelques années après l'indépendance, le choix a été fait de son arabisation. Les coopérants, venus de France et d'Europe, ont été remplacés par des professeurs du Moyen-Orient, en particulier des Egyptiens. Dont, semble-t-il, beaucoup de Frères musulmans. Dès lors, les choses se sont gâtées. La ministre de l'Éducation Nouria Benghabrit, une sociologue francophone nommée en 2014, essaie de réformer tout cela. Mais elle fait face au travail de sabotage des forces obscurantistes et des islamistes. Elle est devenue la bête noire des conservateurs. Chaque année éclate un scandale au moment du bac, les sujets fuient... pour la mettre en difficulté. Elle est très courageuse et elle résiste. Le pouvoir n'en finit pas d'envoyer des signaux contradictoires. Les démocrates qui s'expriment dans le film analysent la complicité qui existe entre le pouvoir et les salafistes, leur pas de deux incestueux.

Votre film fait affleurer une parole collective qui bouscule l'image d'une Algérie immobile.

De France, c'est vrai, on a le sentiment d'une Algérie atone. En fait, elle est mobile dans l'immobilité. Nombre de gens réfléchissent, écrivent, peignent, se battent. Il faut prendre le temps pour découvrir la vitalité d'une société civile. Malgré les difficultés multiples, les Algériennes et les Algériens ont la parole très libre. Ils parlent et n'hésitent pas à se lâcher. Ils critiquent, dénoncent, accusent, dans la presse, à la radio, à la télé. Mais ils sont confrontés à l'absence de réponse et de règlement des problèmes qu'ils soulèvent.

Enquête au paradis sera-t-il diffusé en Algérie ?

Il n'y a pratiquement plus de salles en Algérie, plus de réseau de distribution, plus de public... Le problème est, par conséquent, réglé. Les Algériens ne peuvent voir mes derniers films que lorsqu'ils sont piratés sur internet ou en DVD piratés. C'est pour moi une grande frustration. Lors de la présentation de mon film à Oran, j'ai proposé aux chaînes de télévisions algériennes de leur offrir gracieusement mon film. Aucune réponse à ce jour.

BIOGRAPHIE MERZAK ALLOUACHE

Né le 6 octobre 1944 sur les hauteurs de Bab-El-Oued, à Notre Dame d'Afrique, Merzak Allouache entame ses études de cinéma à l'Institut National du Cinéma (INC) en 1964, deux ans après l'indépendance. Il y réalise son film diplôme, *Croisement*, puis un court métrage, *Le Voleur*. Après la fermeture de l'INC, il est envoyé à Paris pour finir ses études à l'IDHEC (aujourd'hui la Fémis).

De retour en Algérie, il intègre quelques mois l'Office des Actualités Algériennes (OAA) avant d'être licencié suite à la signature d'une pétition contre le fonctionnement de l'Office. En compensation, il se voit offrir, lui et ses collègues, un stage en France à l'ORTF d'une durée de trois mois - dans les faits, ce séjour dans l'Hexagone durera plusieurs années. Son stage terminé, il s'inscrit à l'École Pratique des Hautes Études et suit, avec Marc Ferro, le cursus « Analyse de documents cinématographiques du XXe siècle ».

Il revient en Algérie en 1973, participe à l'organisation de projections cinématographiques itinérantes dans le cadre d'une campagne de vulgarisation de la Révolution agraire et, dans la foulée, réalise un documentaire *Nous et la révolution agraire*. En 1974, il co-réalise, pour l'Office National pour le Commerce et l'Industrie Cinématographique (ONCIC) (1), en coproduction avec FR3, le documentaire *Tipasa l'ancienne* puis, un an plus tard, il est assistant réalisateur sur *Le Vent du Sud* de Mohamed Slimane Riad avant d'intégrer l'ONCIC en qualité de réalisateur. En 1976, il réalise son premier long métrage de fiction *Omar Gatlato*, qui sera présenté, un an plus tard, à la Semaine de la Critique à Cannes et lui confèrera une renommée internationale. Suivront *Les Aventures d'un héros* en 1978 et *L'Homme qui regardait les fenêtres* en 1982 (dont la sortie française n'aura lieu qu'en 1986).

Après un nouveau détour par la France, où il écrit le scénario *Parlez après le signal sonore* (1985) pour TF1, puis réalise le long métrage *Un Amour à Paris* (1987) présenté dans la section Perspectives du cinéma français à Cannes, il revient en Algérie en 1988 à la veille des émeutes d'octobre, et enregistre de nombreuses interviews qui seront regroupées sous la forme de trois documentaires : *L'Après octobre*, *Femmes en Mouvements* et pour ARTE *Vie et mort des journalistes algériens*. Deux ans plus tard, il intègre le tout nouveau Conseil National de l'Audiovisuel (2) dont le but est de réformer le cinéma algérien.

En 1992, il réalise un documentaire pour la BBC, *Our War*, dans le cadre de la série *Voices of Ramadan*, qui suit des jeunes Algériens après l'intervention américaine en Irak et la défaite de Saddam Hussein. L'année suivante, alors que l'Algérie sombre dans la violence et que les milieux intellectuels et artistiques sont menacés par les répressions religieuses et politiques, il réalise dans une semi-clandestinité *Bab El-Oued City* présenté dans la section Un certain Regard à Cannes. Contraint de s'établir en France, il y réalise, entre autres, *Salut cousin !* (1996) avec Gad Elmaleh, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs, et le téléfilm *Alger-Beyrouth pour mémoire* (1998). A partir de 2001, une fois la situation plus apaisée en Algérie, il alterne productions et coproductions entre les deux pays. Citons, entre autres, *Chouchou* (2003), *Le Repenti* (2012), *Les Terrasses* (2013), *Madame courage* (2015), et tout dernièrement *Vent divin*.

(1) L'ONCIC (1968-1984) est un organisme d'état qui était destiné à produire, distribuer et diffuser les films du cinéma algérien juste naissant. Parmi les films qu'il a soutenu et financé, citons *La Voie* (1968) de Mohamed Slimane Riad, *L'Opium et le bâton* (1971) d'Ahmed Rachedi, *Patrouille à l'Est* (1971) d'Amar Laskri, *Zone interdite* (1973) de Ahmed Lalleem et *Chronique des années de braise* (1976) de Mohamed Lakhdar Hamina.

(2) Créé sous la houlette du gouvernement réformateur de Mouloud Hamrouche, Le Conseil National de l'Audiovisuel (CNAV) rassemblait des professionnels du cinéma nommés pour mettre place une commission devant subventionner les films et la rédaction de nouveaux textes régissant le cinéma à l'image du CNC français. Cette structure a disparu au cours des événements de la décennie noire.

FILMOGRAPHIE

1976 : Omar Gatlato
1978 : Les Aventures d'un héros
1982 : L'Homme qui regardait les fenêtres
1986 : Un amour à Paris
1989 : L'Après-Octobre
1989 : Femmes en mouvements
1994 : Bab El-Oued City
1996 : Salut cousin !
2001 : L'Autre Monde
2003 : Chouchou
2005 : Bab el web
2009 : Harragas
2011 : Normal !
2012 : Le Repenti
2013 : Les Terrasses
2014 Los Angelès
2015 : Madame Courage